

illustré



Stephan Portmann, « patron » des Journées cinématographiques de Soleure: « On nous envoie des brouillons de films. »

CINÉMA SOLEURE À L'HEURE DE LA DÉPRIME

Faute d'argent, et faute de talents neufs, le cinéma suisse se meurt. C'est du moins ce qui se dit à Soleure, capitale – pour quelques jours – du 7e art helvétique. Pourtant, le cadavre a de beaux restes...

« Si la m... avait de la valeur, les pauvres n'auraient sans cul. » Pas de doute: Jean-Luc Godard, l'affreux Jojo du cinéma suisse, n'a pas perdu le sens de la formule. Cela dit, il a pris un sacré coup de vieux, le père Godard. Quoique bien ficelé et pavé d'intentions fulgurantes, « Prénom Carmen » n'est pas « Pierrot le Fou ». Loin pas. Il faut croire que le moule est cassé.

Il n'y a pas que les étoiles qui pâlisent à Soleure. In corpore, le cinéma suisse, cette fleur éclose quasi miraculeusement sur le terreau de nos conformismes, dans les années 1970, le cinéma suisse, donc, agonise.

On nous l'a dit et redit à la veille de ces 19es Journées: « Les films sont moches, mais venez voir la crise! » Sur ce, la veille du jour « J », Alex Bän-

ninger, Monsieur Cinéma à Berne, rend son tablier. Remous, effervescence. La Beresina, quoi. Dans les rues désolées de Soleure la Grise, une météo opportuniste offre un linceul de poudreuse au défunt. Et c'est la mort dans l'âme que le cinéphile franchit le seuil du « Landhaus » ou du « Kino Elite ».

Toutefois, après quelques heures de projection, force est de sécher ses larmes. Plutôt qu'à un deuil, on songe à une fausse sortie. Une crise d'adolescence. Aux résonances masochistes et suicidaires, sans doute. Mais une crise, pas une catastrophe.

Car enfin, il y a Tanner (« Dans la ville blanche ». Il y a Goretta (« La mort de Mario Ricci »). Tous deux solides au poste. Godard, on l'a dit, assure. Côté relève, le seul « Alexandre » du jeune Amiguet laisse entendre que tout n'est pas perdu. Et l'on ne parle ici que des Romands.

Soleure, berceau des principales institutions suisses d'aide au cinéma et théâtre de nombreuses révélations, ne peut tout de même pas prétendre nous « sortir » un génie par an!

Alors, pourquoi ces jérémiades? Stephan Portmann, qui préside depuis vingt ans aux destinées des Journées, commente la crise: « Cette année, nous avons dû refuser beaucoup plus de films que par le passé, et raccourcir le programme en conséquence. » Les raisons de cette chute libre de la qualité?

« De nombreux jeunes se servent d'une caméra comme d'un stylo ou d'une machine à écrire, pour décrire leurs états d'âme. C'est un moyen d'expression, de réalisation de soi-même, et c'est fort bien. Mais cela ne suffit pas. Faire œuvre d'auteur, c'est inventer une écriture, un langage. Lorsque vous écrivez un poème, vous pouvez déchirer les cent premières esquisses. Le cinéaste ne peut se payer ce luxe. Conséquence: on nous envoie des brouillons de films. »

Complaisants, narcissiques ou simplement niais, les quelques « navets » entrevus parmi le bon grain confirment, hélas, ce constat.

Mais encore? La technique. « Pas de cinéma valable sans infrastructure technique. » Or, les techniciens, victimes notamment des « facilités » que l'ordinateur a introduites à la TV, tâtent du chômage. L'an passé, à Soleure, on racontait que le salut du cinéma suisse, c'était les institutrices, amies et soutien financier de ces Messieurs. Humour glauque...

Mais enfin? L'argent, toujours l'argent. « Les films suisses ne peuvent rivaliser avec les euro-films – entendez: la production étrangère. Quand Koerfer fait (Cœur de braises), il fait du Visconti avec un peu plus de 2 millions. Visconti aurait disposé de 10 millions pour le même film. En outre, le marché suisse, saturé, n'a pas besoin du cinéma suisse. »

Alors, les réalisateurs se tournent vers Maman Confédération, qui vient justement de porter son budget cinéma de 5 à 7,5 millions; merci, Monsieur Egli. Mais rien n'est parfait. Dans la soupe à la grimace qui mijote dans la marmite soleuroise, Alex Bänninger jette une poignée de cayenne en démissionnant. Portmann: « Pour inventer le troisième cinéma suisse – le premier étant celui, peu connu, de l'avant-guerre, et le deuxième, celui que nous connaissons – il faut de la créativité à tous les niveaux, y compris à Berne. »

En clair, Bänninger en avait « ras le bol » de fonctionner

comme un fonctionnaire, alors que le conseiller fédéral Tschudi l'avait recruté comme « animateur ». En annonçant sa décision à ce moment stratégique, il a nourri les conversations défaitistes ou résignées des festivaliers. Mais... si l'arbre cachait la forêt?

Questions à quelques milliers de francs seulement: trois, quatre, douze minutes de cinéma nécessaire ne valent-elles pas mieux qu'un long métrage prétentieux et raté? Et la manne fédérale fait-elle automatiquement le printemps?

En décidant – récemment – de ne plus faire de film à plus de 60 000 francs, afin de garder les mains et l'esprit libres, Alain Tanner répond peut-être à sa manière: moins d'Etat.

L'imagination au pouvoir, en quelque sorte. ■

Henri-Louis Matter